

## LES CHRONIQUES des JEAN-SANS-PEURS.

### L'aberration des emprisonnements de réfugiés. 1

Du temps où l'homme était chasseur-cueilleur et même bien longtemps après, il se déplaçait librement, ses seules limites étaient celles que lui imposait la nature, le relief, et ses propres forces. Mais sa capacité à conquérir la planète ne se heurta pas longtemps aux nombreux obstacles qu'il rencontra. S'il était chassé d'un territoire par un congénère, par des conditions climatiques, un cataclysme ou la présence trop forte pour lui de prédateurs, il gagnait alors un autre territoire, il migrait. C'est ainsi, que de l'Afrique, on le suppose, nos ancêtres gagnèrent l'Asie, avant de coloniser la terre entière.



Il n'y avait alors pas de limites autres que celles de sa propre survie par sa capacité à s'adapter, quoiqu'il arrive, du sud au nord, au manque de nourriture, aux sécheresses, aux chaleurs intenses et aux froids glaciaux.

Il n'y avait ni barbelés, ni murs, ni camps, ni prisons, ni gardiens. Les seuls murs étaient des montagnes à franchir, des bras de mer à traverser, des territoires hostiles à gagner.

Il en est tout autrement de nos jours, un être humain doit absolument posséder pour viatique un passeport en état de validité, rempli de visas. Et encore, celui-ci ne lui assure pas nécessairement le passage d'une frontière, l'accès à un pays, ou pour un temps limité.

L'hostilité est de mise pour celui qui ne possède rien ou que quelques vêtements, un peu de nourriture, si c'est possible, et des économies réunies à grand peine quand on ne l'aura pas dépouillé sur son long périple, son chemin de croix de réfugié sans refuge, quand il a fui.

Les hommes, dans leur grande sagesse ont inventé les frontières, toujours plus nombreuses, plus sophistiquées, moins perméables, à mesure que les progrès de l'humanité se développaient. Il est bien loin le temps où de simples barrières d'épineux contenaient les troupeaux des premiers fermiers...

Frontières du territoire des premiers agriculteurs d'abord, puis murailles des villes et des places fortes, des châteaux, quand les hommes s'agglomérèrent, murs infinis pour se protéger des barbares, le barbare étant toujours l'autre et non soi-même. Muraille de Chine, témoignage géant vu de la lune de cette gigantesque œuvre humaine, murs et murailles des états d'Europe et d'Asie subsistant, là où ils n'ont pas été détruits ou démontés pierre à pierre pour toujours rebâtir sur des ruines.

L'homme a construit des ponts pour franchir des torrents, des rivières, puis des fleuves, et même des mers, des chemins creux, puis des routes, pour faciliter et consacrer sa libre circulation et celle de ses marchandises, tous assortis de péages, depuis la plus haute antiquité. Ces ouvrages qui s'affranchissaient des dangers des passages à gué, lui permirent de bien contrôler de vastes contrées. Les moines, les seigneurs, les rois et les empereurs s'y employèrent avec célérité pour mieux protéger leurs états et prélever au passage les octrois. Péage vient de *pedaticum* en latin : le droit de poser le pied, pour tout homme étranger, toute marchandise ou tout animal. Car les animaux ne furent pas en reste ; l'époque des grandes migrations de troupeaux est bien révolue, bisons d'Amérique ou d'Europe, herbivores d'Afrique... les clôtures, les cultures et la grande prédation des hommes y a très vite mis fin. Il n'y a qu'en Arctique où les caribous se déplacent encore suivis par les loups, qu'en Antarctique où les manchots se dandinent difficilement, qu'en Afrique où les gnous et les Antilopes franchissent des rivières suivis par les quelques fauves subsistant dans des réserves. Seuls les oiseaux et les insectes volants, en nombre de plus en plus restreints, peuvent encore s'affranchir des frontières, quand dans leurs longues migrations du nord au sud, ils ont pu éviter les chausse-trappes dans le ciel, dressés par l'humanité, balles, atmosphère polluée, disparition des refuges des zones humides et absence de nourriture.

L'homme a découpé la terre en fragments, séparés par des routes, des autoroutes grillagés, des clôtures en prairies, des conurbations immenses s'étendant sans limites sur des terres fertiles piquetées de pavillons individuels, soigneusement calfeutrés, eux-mêmes ceints de murs. Le paradoxe étant que les immenses plaines se retrouvent de nos jours sans aucun écran végétal, sans bosquets, sans friche féconde, car l'homme a purement et simplement supprimé ces barrières naturelles qui convenaient mal à son industrie agricole.

Les réserves protégées de cette boulimie restent exsangues, ne peuvent guère s'agrandir, là où l'homme est présent, c'est-à-dire presque partout. Gare à tout animal sauvage qui en franchirait les limites, qu'il ne lui vienne pas l'idée saugrenue d'aller déterrer des tubercules, cueillir quelques fruits d'un verger, arracher des épis de maïs, ou boulotter quelque animal domestique ; hors la forêt, il serait sûrement voué à une mort rapide, ou capturé,

dans le meilleur des cas. L'homme peut hanter ces réserves sans réelle contrainte autre que la carrosserie de son véhicule, les animaux, eux n'y pourront rien redire.

Parmi ces hommes, de plus en plus nombreux, il y en a qui fuient les guerres, les conflits divers, l'oppression, les famines, l'absence de ressources autres que celles vouées à l'agro-industrie dévoreuse d'espace, la disparition de l'eau, les sécheresses. Ceux-là, miséreux, ne trouveront aucun havre.

Ce sont les déshérités des nouvelles migrations, celle des hommes cette fois, les parias de l'inconséquence humaine. Ayant franchi parfois plusieurs frontières, des bras de mer, dans de toutes autres conditions que leurs ancêtres homos-sapiens, ils seront invariablement confinés dans des camps, des prisons qui portent le joli nom de centres de rétention, entassés, surveillés, mieux que des poulets en batteries mais moins nourris et engraisés. S'ils ont cette chance, si la mer ne les a pas absorbés avant, si quelques passeurs, pirates ou policiers, ne les aient détroussés et violés, ou si la faim n'a pas laissé leurs cadavres sécher sous un soleil toujours plus intense.



© 2020 Jean-Michel Ferry – Texte et dessins

*Les livres de Jean-Michel Ferry et Jean-Pierre Ghio alias Jean Higo sont disponibles à la librairie  
« Carnets d'Asie » de l'Alliance Française de Bangkok.*